N° 2. 15 Juin 1868 1re année

LE PEUPLE POLONAIS

ORGANE DE LA DÉMOCRATIE POLONAISE — PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 30 centimes.
Abonnement pour les huit numéros de l'année 1868 (y compris les frais de poste) :
En Suisse— 2 fr. 15 c.; s'adresser au Bureau de la Rédaction, r. du Mont-Blanc, 3, à Genève.
En France — 2 fr. 40 c.; s'adresser à la librairie de Luxembourg, 16, rue Tournon, à Paris, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine, à Paris.
En Italie — 2 fr. 25 c.; s'adresser à M. Ermanno Locher, libraire, à Florence.
En Belgique — 2 fr. 40 c.; s'adresser a M. Muquardt, libraire, à Bruxelles.
En Allemagne — 2 fr. 60 c.; s'adresser a M. Chr. Kaiser, libraire, a Munich.
En Turquie — 2 fr. 80 c.; s'adr. à M. S.-H. Weiss, libr., grand'rue de Pera, à Constantinople.
En Angleterre— 3 fr. 20 c.; s'adr. à M. Zabicki, Sandwich str. Burton Crescent W.-C., London.

Dépôts principaux :
A Genève, H. Georg, libraire; — *à Vevey*, Benda, libraire; — *à Berne*, Dalp, libraire; — *à Saint-Gall*, Hubert et Ce, libraires; — *à Bâle*, H. Georg, libraire; — *à Milan*, H.-F. et M. Munster, libraires; — *à Turin*, Erm. Lœscher, libraire; — *à Florence*, la même maison; — *à Naples*, Bocca fratelli, libraires; — *à Bruxelles*, Muquardt, libraire; — *à Liége*, Gnude, libraire; — *à Montpellier*, Félix Segim, libraire; — *à Bordeaux*, Henri Muller, libraire; — *à Marseille*, E. Camoin, libraire; — *à Lyon*, Scheuring, libraire; — *à Paris*, A. Franck, libraire, rue Richelieu, 67; Krolikowski, libraire, rue de Seine, 20; Librairie du Luxembourg; — *à Munich*, Chr. Kaiser, libraire; — *à Londres*, Trubner et Ce, Paternoster Row, 60; — *à Constantinople*, S.-H. Weiss, 323, grand'rue de Péra.

LA GUERRE ET LA PAIX

« La guerre n'est pas une courtoisie, mais bien la plus détestable action de la vie; il faut comprendre cela, et ne pas faire un amusement de la guerre. »
(Extrait d'un roman).

Dans une époque aussi agitée que celle que nous traversons actuellement, on peut diviser tous les hommes du monde civilisé en deux catégories : les partisans de la guerre et les amis de la paix. Au nombre des premiers, avec les gens du métier, avec les spéculateurs à la baisse, avec les fabricants d'armes, on compte aussi les Polonais. Est-ce vrai? — Oui et non; c'est selon...

Il y a quatre ans, nous nous souvenons d'avoir lu, dans un certain journal français, des documents officiels relatifs à la guerre d'Orient; entre autres une dépêche du comte Walewski, adressée à lord Palmerston, où le ministre français proposa à l'Angleterre « d'attaquer les Russes par leur côté faible, c'est-à-dire dans la Pologne. » Le célèbre lord, avec tout le cynisme d'un homme d'état anglais, répondit par l'aveu suivant : « Pourquoi faisons-nous la guerre? — Pour disputer la Turquie à l'ambition russe. Nous atteindrons facilement ce but grâce à la neutralité armée de l'Autriche, si avantageuse pour nous, et aussi grâce à la non-intervention de la Prusse. Mais si nous touchons à la question polonaise, la Russie sort de son isolement et acquiert deux alliés, et nous, au lieu d'un jeu lent mais sûr, nous serons forcés de jouer à la vie et à la mort. Au surplus, nous ne pouvons pas désirer une position plus avantageuse pour nous que celle où se trouve la Pologne actuellement : en cas de révolution sur le continent, nous avons toujours à notre service 400,000 baïonnettes russes, et nous commettrions une faute impardonnable en affaiblissant cet empire vierge des idées de notre siècle. D'un autre côté, pour nous sauver de l'invasion des Cosaques qui pourraient venir nous « aider malgré nous, » nous avons toujours la Pologne qui se lèverait à notre premier signe. *La Pologne telle qu'elle est, nous est plus utile qu'une Pologne indépendante.* »

Nous reconnaissons la justesse du raisonnement du noble lord; mais ce parti démocratique auquel nous appartenons corps et âme, décline formellement l'honneur d'être prêt à se soulever au premier signal des hommes d'état de l'Europe.

En cas de guerre européenne, nous le savons, il se trouvera toujours un général polonais quelconque (il y en a tant!) qui, à l'exemple d'un Klapka de 1866, consentira à faire diversion en Pologne; nous sommes persuadés que s'il y avait quelque succès, un nouveau Congrès de Vienne serait capable d'accorder une constitution quelconque au « pays de la Vistule; » nous admettons même qu'en cas d'un avantage signalé, comme la victoire d'Iéna ou de Sadowa, on pourrait confectionner, dans un nouveau Tilsitt, un duché de Varsovie, pour en gratifier quelque roi de Saxe, ou un autre prince de sang; mais, en général, nous n'aimons pas le jeu, et encore moins un jeu *pour le roi de Prusse...*

« La guerre n'est pas une courtoisie, mais bien la plus détestable action de la vie; il faut comprendre cela, et ne pas faire un amusement de la guerre. »

Notre unique allié à nous, c'est notre peuple, et c'est de lui que nous attendrons le signal. Nous accepterons même comme tels d'autres peuples, *si cela leur convient à un moment donné;* mais nous refusons, une fois pour toutes, toute espèce d'alliance et de solidarité avec des fabricants d'armes, avec MM. Armstrong, Krupp, Chassepot et consorts. Nous nous rangeons dans la catégorie des *pacifiques*... cela nous arrange mieux. Ch. B.

DES PARTIS POLITIQUES EN POLOGNE

Il existe bon nombre de partis politiques en Pologne. Nous sommes loin de nier ce fait et d'affirmer, à l'exemple d'autres journaux, que tous les Polonais ne forment qu'un camp qui est toujours prêt à lutter contre l'ennemi « comme un seul homme. » Bien au contraire, nous voulons raconter avec toute la franchise possible la diversité de ces partis et leur signification. Nous n'avons besoin que de la vérité.

Il n'existe de partis politiques dans une nation quelconque qu'à deux conditions :

1° Quand cette nation se trouve tellement heureuse qu'il ne lui reste rien à désirer (connaissez-vous de ces peuples, lecteurs?);

2° Quand une nation n'approfondit pas la vie et pense que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, » comme par exemple les Chinois et bien d'autres grandes nations.

Notre patrie ne jouit ni de l'une ni de l'autre de ces deux conditions, et elle abonde en partis.

Dans chaque État ayant des partis politiques, il existe nécessairement deux variétés de citoyens : les satisfaits et les mécontents. Ces deux sections de la société adoptent des dénominations très-différentes selon le genre et degré de leur bien-être ou de leur privation. Mais toujours et partout il existe le parti des *conservateurs*, c'est-à-dire de gens qui, étant contents de leur position, ont peur de chaque changement qui pourrait advenir dans l'ordre actuel des choses [1]. Toujours et partout il y a aussi un autre parti qui veut arriver à un bien-être général, *plus ou moins progressivement*. Tous les autres partis sont, pour ainsi dire, les nuances de ces deux couleurs principales.

Dans l'ancienne Pologne, comme on le sait, la majorité de la nation était loin d'être contente de sa position; et si la feue république existait encore, nous n'aurions que ces deux partis dominants.

Mais il y a un siècle que les trois États voisins ont partagé la Pologne entre eux, et il se trouve que nos oppresseurs et nos oppressés subissent à présent un même joug.

Mais ce joug ne réagit pas avec la même force sur toute la nation. Une partie des oppresseurs et des oppressés subit son sort avec patience et résignation; une autre fait des efforts pour s'en délivrer. De cette manière, il s'est constitué en Pologne quatre partis majeurs :

1° Les anciens oppresseurs qui ont l'autorisation des trois potentats de continuer leur métier, sous condition de servir avec fidélité leurs nouveaux maîtres. Ce parti a la dénomination d'*autrichien* à Cracovie et à Lemberg, de *prussien* à Posen et à Danzig, de *moscovite* à Varsovie et à Wilna. Ses représentants sont : MM. Goluchowski et Jablonowski, Radziwill, Wielopolski et Rzewuski, ainsi que nos seigneurs : Wierzchlejski, Ledochowski, Lubinski, etc. Le nom général de ce parti, c'est les *antinationalistes*, ou bien, comme le dit notre peuple naïf et ignorant en fait de politique, tout court : *les traîtres*.

2° Du second parti sont les oppresseurs mécontents du joug étranger, et qui voudraient s'en débarrasser. Pour venir à leur fin, ils ont choisi la voie des intrigues afin de restaurer l'ancienne république telle qu'elle était ou à peu près. C'est ce *parti diplomatique* dont nous avons parlé déjà dans notre premier numéro. Ce sont les propriétaires des biens confisqués, les banquiers pillés, les moines des cloîtres abolis, les évêques privés de leur diocèses, les hauts fonctionnaires qui ont perdu leurs emplois. Ils ont pour chefs : MM. Czartoryski, Zamoyski, Sapieha et consorts.

3° Les opprimés résignés, c'est l'infortunée masse du peuple abruti, volé, affamé, ignorant, ne soupçonnant même pas la possibilité d'amélioration, tant de fois il a été trahi et vendu! Son passé, c'est la tyrannique rapine

[1] Nous avons la hardiesse de le soutenir contrairement à l'opinion de M. Émile de Girardin. Voyez *la Liberté* du 2 Juin 1868.

des nobles et des prêtres; son présent, c'est le fouet de cosaque et le bâton de landmann; son avenir... nons l'attendons dans son réveil.

4º Ceux des oppressés qui se sont réveillés et croient fermement à l'approche d'une revanche; ceux des oppresseurs qui se révoltent de leur passé et voient dans l'avenir le moyen d'une réhabilitation, c'est la **Démocratie polonaise.**

Nous ne parlerons point du premier de ces partis, car notre intention est de nous éloigner d'une dispute littéraire quelconque avec des agents des trois spoliateurs de la Pologne. — Nos amis et nos chefs méditent les moyens d'une polémique plus rationnelle sur un autre champ et avec d'autres armes.

Nous avons déjà parlé des menées criminelles du second parti; quant à ses nuances, elles sont insaisissables. Aujourd'hui ses membres se posent en partisans de l'Autriche, demain ils se feront passer pour des Bonapartistes fervents, et hier encore ils étaient en pourparlers avec Constantin, le frère du czar, et avec des libérateurs russes. — Mais si leur classification nous est impossible, nous nous engageons à suivre scrupuleusement toutes les métamorphoses de ces papillons et à les présenter au public européen dans toute la beauté de leur dernière transformation.

Le troisième parti fait le but de notre existence politique, mais le décrire, nous est aussi impossible, parce qu'il n'a pas encore de vie politique. S'il se met à vivre, nous nous tairons : il se fera connaître par ses actes. Tout ce que nous pouvons promettre à nos lecteurs, c'est de marquer dans notre feuille, avec une attention religieuse et avec une franchise antidiplomatique, tous les mouvements de cette masse ensorcelée et inerte.

Il n'y a que le quatrième de ces partis qui est accessible à une analyse précise et qui la mérite. C'est ce que nous nous proposons de faire dans le prochain numéro. S.

(*A suivre*).

UNE ÉNIGME HISTORIQUE

Il y a trente-huit ans les Polonais, recommençant la lutte sanglante avec leur ennemi, inscrivaient sur leur drapeau : *Pour notre liberté et pour la vôtre!*

A cette époque d'exaltation universelle, ces paroles rencontrèrent partout en Europe un accueil enthousiaste; mais en Russie, elles furent reçues comme un outrage et comme une provocation des plus audacieuses.

Le plus grand poète russe, Pouschkine, y répondit par un appel à un duel à mort. Dans son chant : *Aux calomniateurs de la Russie,* il pose hardiment cette question devenue célèbre :

« Qui sortira vainqueur de cette lutte inégale,
Le Polonais hautain, ou bien le Russe fidèle? »

Puis il explique le sens de cette lutte inégale :

« Sera-ce les Ruisseaux slaves qui se réuniront
dans la Mer russe?
Ou bien cette Mer se desséchera-t-elle? — Voilà
la question. »

Trente ans s'écoulèrent, et les Polonais, à l'approche d'une lutte nouvelle, reprirent la même devise. Mais l'Europe, cette fois, resta indifférente, la devise polonaise ne lui paraissait plus qu'une ruse de guerre; les Russes, au contraire, parurent y croire : la minime, mais sans contestation, la meilleure partie de la jeunesse russe protesta de sa sympathie pour la cause polonaise.

Que s'était-il passé?

Cinq ou six ans se sont encore écoulés, et tout est revenu à la position primitive; on voit le drapeau solitaire déchiré par la mitraille, on y distingue encore la devise presque effacée : « Pour notre liberté et pour la vôtre, » mais son escorte n'y est plus : les uns sont en Sibérie, les autres ont péri par la potence, ou sur les champs de Grochow, de Miloslaw, de Krzywosondz..... La « vieille » Europe, sans enthousiasme, mais toujours sincère, tend sa main aux martyrs, tandis que la « jeune » Russie fredonne de nouveau la chanson quelque temps oubliée, *sur les Ruisseaux slaves et la Mer russe.*

Que s'est-il donc passé pendant ces trente-huit années?..

Les guerres de la Pologne avec la Russie remontent presque à la fondation de l'État moscovite. On peut considérer l'année 1370 comme le commencement de cette grande lutte; quant à sa fin, c'est l'avenir qui en décidera.

Certainement, cette guerre quatre fois séculaire (depuis 1370 à 1830), n'a pas toujours été conduite d'une manière identique, et, sous le rapport stratégique ou politique, on a raison de la diviser en une vingtaine de périodes différentes; mais au point de vue d'où nous nous proposons d'apprécier ce combat gigantesque, sous le rapport *des idées* qui pourraient nous expliquer ce duel entre les deux principales souches de la grande famille slave, ces quatre cent soixante ans ne forment qu'une seule période de *haine instinctive.* Les deux nations se haïssant réciproquement, s'acharnent, luttent l'une contre l'autre, se massacrent, et tout cela sans en avoir conscience.

Ce n'est qu'après quatre siècles révolus de carnage, que les Confédérés de Bar, les derniers et les meilleurs représentants de l'ancienne Pologne, se donnent la peine de se l'expliquer :

« Un peuple exécrable, disent-ils, qui ne « peut être désarmé par la justice, fléchi par « la soumission, touché par les bienfaits, ras- « sasié par le pillage, a entrepris de nous « subjuguer..... »

En l'an de grâce 1768, ces paroles pouvaient être justes : ce n'étaient pas les Polonais, mais bien les Russes qui venaient chez leur voisin pour l'envahir; mais à une autre époque, c'étaient les Polonais, à leur tour, qui se regardaient à Moscou comme chez eux. — Par conséquent, prétendre expliquer toute la lutte rien que par la pression des Russes et par leur désir de nous subjuguer est impossible.

La czarine Catherine II nous paraît avoir jugé avec plus de justesse. « Après les dé- « penses considérables, » disait-elle dans sa déclaration de 1772, « en hommes et en argent « qu'a coûté à l'empire de Russie son *assis-* « *tance* à la Pologne, *pour la sauver de la fu-* « *reur de ses propres citoyens*, assistance qui, » au lieu de reconnaissance, n'a produit qu'un « renouvellement de cette même fureur jusqu'à « menacer de l'écroulement total de l'État, « c'est un acte de générosité que, de concert « avec les deux puissances voisines de la Polo- « gne, la cour de Russie se soit prêtée à « *mettre fin à l'*ANARCHIE *qui la désolait.* »

Mais ces paroles (en omettant avec mépris les phrases cyniques de cette femme débauchée et fornicatrice), ces paroles, elles aussi, ne sont applicables qu'à l'époque du *partage.* — Oui, sauver la Pologne, rétablir « l'ordre à Varsovie, » on le voit, cela signifiait autrefois comme aujourd'hui, anéantir les mouvements révolutionnaires dont on peut remarquer les traces rien que dans la présence de Dumouriez que la grande Révolution avait député chez nous. Oui, avec l'Europe entière, notre patrie a ressenti cette impulsion électrique, qui, à la fin du siècle dernier, fit tressaillir sur leurs trônes tous les potentats; et à son point de vue, l'autocrate de Russie a parfaitement eu raison d'avoir voulu détruire, par l'anéantissement complet de la Pologne, cette pépinière d'idées nouvelles qui menaçaient d'envahir le monde primitif des Slaves.

Mais autant cela est vrai pour l'époque dont nous parlons, autant ce l'est peu pour nous faire comprendre la lutte en général.

Cette lutte de quatre cents ans n'a pas été provoquée par les idées révolutionnaires de la Pologne. — Certes, nos premiers Jaghellons n'étaient pas des marionnettes! Ce n'est pas sous leur règne qu'on aurait pu trouver un tel prétexte d'intervention; et pourtant ce sont eux qui ont livré les guerres les plus implacables aux grands ducs moscovites.

Une autre opinion, assez généralement répandue, ne supporte pas non plus la critique; c'est à savoir, que les Russes ne faisaient la guerre que pour le triomphe de leur *orthodoxie grecque*, et les Polonais pour celui du *catholicisme romain;* que les premiers voulaient prouver, les baïonnettes en avant, que le Saint-Esprit n'émane que du Père seulement, tandis que leurs adversaires soutenaient, le sabre à la main, qu'il tire son origine du Père et du Fils à la fois. Une telle histoire est digne d'un Philaret (métropolitain de Moscou) ou d'un *pater* Jalowicki (jésuite polonais), mais il n'est pas un homme sensé qui voulût répéter une absurdité pareille. D'ailleurs, les faits historiques sont là pour réfuter cette supposition. A l'époque des derniers Jaghellons, les trois quarts de notre population éclairée inclinaient vers le protestantisme, et le roi (Sigismond-Auguste II) lui-même était sur le point d'embrasser la nouvelle religion, et cela précisément à l'époque de la lutte la plus acharnée avec le czar Jean IV le Terrible.

Mais non; la défense de la patrie, le salut de la sainte religion grecque, le triomphe du « pouvoir légal, » tout cela n'était que des prétextes dont se servaient les czars de Moscou, de même que protéger le catholicisme, sauvegarder les droits de la couronne, délivrer la liberté, n'étaient que des grands mots dont les rois de Pologne faisaient parade. — Une guerre de si longue haleine devait infailliblement avoir une **raison immuable** au-dessus des prétextes passagers, et c'est cette raison précisément qui est restée inconnue aux Russes et aux Polonais de ces temps-là.

Il n'y a eu que deux événements qui ont pu répandre quelques rayons de lumière sur cette sombre épopée de l'Orient européen; ce sont les événements des années 1613 et 1768.

Les Polonais, profitant des troubles qui agitaient l'État moscovite, grâce à l'apparition de toute une série d'imposteurs (ou faux czars), s'emparèrent de ce pays. Le prince Ladislas, le fils du roi, fut acclamé par les Russes comme leur czar; les boyards (seigneurs russes) et le clergé, c'est-à-dire toute la partie intelligente du pays, se déclarèrent en sa faveur. Les Polonais étaient sûrs d'une victoire définitive.

Et bien! est-ce que ce fut le peuple qui se souleva pour secouer le joug de l'étranger envahisseur que le Russe haïssait depuis des siècles? — Pas du tout; ce fut une poignée de patriotes russes qui, laissant de côté Ladislas et l'imposteur, élut un nouveau czar, et, comme s'exprime un historien russe : « La Russie eut un czar, et elle fut sauvée. »

Les Polonais, habitués à ne voir dans la royauté qu'un hochet puéril et inutile, ne pouvaient comprendre que le salut de la nation fût lié à l'existence seule d'un monarque. Les Russes devinrent pour eux une énigme. « Nation étrange! » se dirent-ils, et ils s'en allèrent.

Cent cinquante autres années s'écoulèrent

au milieu de nouvelles guerres. — Les rôles avaient changé. Les Russes profitèrent, à leur tour, des troubles provoqués en Pologne par la licence des seigneurs. Ils en subornèrent une partie [1], à l'aide desquels ils firent monter sur le trône l'homme dévergondé, amant de leur souveraine. Poniatowski ayant dissous l'armée, et étant soutenu par ces mêmes seigneurs, appela les Russes dans son État, et la Pologne tomba au pouvoir de ces derniers. Le gouvernement et la majorité des seigneurs (c'est-à-dire toute la force matérielle de l'État) étaient pour eux. Ils étaient sûrs de leur triomphe, comme les Polonais autrefois. Le peuple polonais ne se révolta pas non plus, et il parut aussi en Pologne une poignée de patriotes... mais, loin de se choisir un nouveau monarque, ils voulaient, au contraire, renverser celui qu'ils possédaient.

Après de sanglantes représailles, cent fois vaincus, ces patriotes transmettent aux générations suivantes leur serment et continuent la lutte. L'État a cessé d'exister depuis un siècle déjà, et la nation est toujours debout.

Les Russes ne peuvent pas non plus comprendre cette lutte d'un peuple sans chef, et pour eux aussi « les Polonais sont une nation étrange. » Toutes les autres épithètes dont se gratifient les deux peuples, ne sont que des injures le plus souvent gratuites. La conviction intime qu'ont acquise les deux peuples après 460 ans de ravages réciproques, c'est qu'ils sont *étrangers l'un pour l'autre.*

La période de 30 ans, dont nous avons parlé, limitée par les deux dernières insurrections polonaises, fut de la plus haute importance; ce fut un temps où les Russes et les Polonais, par des efforts mutuels, tachèrent de se connaître, de se comprendre et même de «se tendre la main pour entreprendre l'œuvre commune,» si cela était possible.

En 1825, la meilleure partie de la société russe protesta par cinq gibets, que les Russes n'étaient pas tout à fait contents de leur position; en 1830, la Pologne leur répondit en déclarant qu'elle allait combattre « pour leur liberté et pour la sienne. » Nous avons vu l'accueil que les Russes ont fait à cette avance; quant aux Polonais, ils furent vaincus, comme on le sait, sans avoir sauvé ni la Russie ni la Pologne.

Pendant les loisirs de ces 30 années de repos, les Russes et les Polonais s'occupèrent à résoudre la même question :

Que nous faut-il aux uns et aux autres?

Et il s'en suivit un rapprochement qui se fit sous l'influence des derniers événements : les Polonais ne virent dans tous les Russes qui leur «tendaient la main» que les descendants des cinq martyrs de 1825, et les Russes, dans tous les Polonais, les fils des enthousiastes de 1830.

Mais le fait est que les uns et les autres n'étaient que des représentants, dans leurs pays, des tendances humanitaires du siècle et nullement des idées générales de la Russie et de la Pologne. On ne s'en aperçut pas, et, au nom «des intérêts communs,» se fit l'alliance contre l'ennemi commun. Ainsi, en 1860, «la jeune Russie» explique la devise polonaise plus largement encore que ne le firent les enthousiastes de 1830; cette devise voulait dire à leurs yeux : «Nous pour vous, vous pour nous.»

Ce fut en vain qu'une partie de la Démocratie polonaise avertissait les siens que ces prétendus «intérêts communs» étaient imaginaires. Son programme : «l'affranchissement et la réorganisation de la Pologne par elle-même,» fut reçu avec indignation et qualifié «d'égoïsme étroit.» Il y avait même parmi les «honnêtes» Russes des gens assez clairvoyants pour comprendre l'inutilité de cette alliance, et assez loyaux pour l'avouer même à des Polonais. Nous ne citerons que M. Czernyszewski. Mais on ne les crut pas non plus : l'alliance fut conclue, et «l'œuvre commune» commença en 1863...

En 1865, les alliés se séparaient déjà; puis, un peu plus tard, reparurent sur la scène la méfiance, la colère à peine cachée, la haine mal voilée et, qui pis est, la dissimulation.

Qu'y a-t-il donc? — Rien; ils se sont convaincus de leur erreur, et s'en fâchent tous les deux!

Et pourtant il suffisait de regarder bien pour connaître la vérité.

Messieurs les Russes, qu'est-ce qui faisait toujours votre force? C'était votre imposante *unité d'État.* — Quand étiez-vous en danger? Quand cette *unité* même était momentanément détruite. — Comment vous êtes-vous délivrés? En rétablissant cette *unité d'État* qui fait votre force unique.

Passons à nous. Où a été de tout temps la force de la Pologne? Dans le patriotisme de la *société.* — Quand avons-nous perdu notre indépendance? Quand *la société* s'est corrompue. — Où espérons-nous trouver notre salut? Dans le patriotisme *des citoyens.*

Cette différence seule suffit pour faire apprécier la valeur d'une alliance entre les deux nations.

«Mais, nous dira-t-on, il ne s'agit pas de deux peuples, mais de «radicaux russes et polonais.» — Allons, continuons notre examen.

Qu'est-ce qui a fait naître la protestation des mécontents russes? — Cette même force, cette même unité lourde de leur État; c'était la tyrannie du centre qui faisait leur force, c'était *le despotisme* de leurs gouvernants. L'État ne leur paraît plus que comme un ennemi dévorant, et ils rêvent la *liberté.*

Quant aux Polonais qui l'ont assez goûtée pour que cette «extrême liberté» leur paraisse avoir causé la ruine de leur patrie, ils savaient bien que la société elle-même a été leur plus grand tyran; que ce furent les classes privilégiées qui, en assujettissant la masse du peuple, ont tué celui-ci. Pour «les radicaux» polonais donc, le plus grand ennemi, c'est *licence de la société*, l'absence du centre, le libre arbitre du plus fort; ils rêvent *l'égalité* de tous et ils luttent pour l'obtenir.

Que peut-il y avoir de commun entre «les radicaux» russes et polonais? — Pour les Russes, réclamer *l'égalité*, quand on ne voit chez eux que l'esclavage de tous sans la moindre exception devant leur pouvoir absolu, c'est au moins aussi absurde qu'à un Polonais de ne demander que la liberté, quand, jusqu'à nos jours, il se souvient de *veto* de ses pères!

Ils n'ont de commun qu'une coïncidence accidentelle : leur gouvernement parasite, la dynastie des *Holstein-Gottorpe.* Mais une alliance n'est pas nécessaire : chacun d'eux a assez de force pour s'affranchir, pourvu qu'il le désire et que l'autre n'y mette pas d'obstacles. Quant aux moyens, ils sont, il est vrai, de même nature, ce sont leurs peuples : les *moujiks* et les *chlops.* Les uns et les autres demandent de la terre en propriété et une garantie pour leur travail.

Mais pour réaliser ces désirs communs, les «radicaux russes et polonais» n'ont pas besoin d'une alliance afin d'y arriver; bien au contraire : les uns peuvent y arriver *par la liberté* qui fera des esclaves égaux autant de citoyens; les autres *par l'égalité* méconnue depuis des siècles. Une alliance, une fusion ne pourrait qu'être nuisible à ces deux chemins, qui mèneront aux deux premières étapes si différentes. Parlez aux Russes d'égalité, ce qui est un mot d'ordre chez nous, et aux Polonais de liberté, — vous ferez bien l'affaire des czars et de l'aristocratie polonaise : ils sauront en tirer leur profit!.....

Travaillons tous, chacun chez soi; nous aurons assez de besogne!

La Démocratie polonaise l'avait déjà parfaitement compris en 1832, en inscrivant sur sa bannière : *Égalité politique et sociale* [1].

Une partie des Russes est entrée dans cette même voie en 1862, au moins nous avons vu leur devise : *La liberté et la terre!* — A la bonne heure! Point d'alliances fantastiques et impossibles! — Luttons, au contraire, à qui arrivera le plus vite!..... A — cz.

RÉCLAME AUX DEUX BOUTS [2]

Ne vous ignorez pas; l'honneur des émigrés polonais paie les deux...

Toutes les fois qu'un Czartoryski sonne dans les journaux, l'on est sûr qu'un Langiewicz va lui répondre. — Il s'établit ainsi dans toute la presse du globe une sonnerie et contre-sonnerie électrique qui tient le monde en éveil sur les mots et gestes de ces deux illustrations, et empêche ces deux noms de s'éteindre dans l'admiration des peuples.

Ainsi, au discours princier de Londres a répondu immédiatement la nouvelle d'une insurrection en Galicie, organisée par «l'illustre *général* Langiewicz.» Seulement, pour ne pas compromettre le gouvernement autrichien, la nouvelle en arrive du fond de la Pologne russe et prussienne.

Rassurez-vous, ô conservateurs des trois puissances copartageantes! ce n'était que pour donner au *héros polonais*, comme l'appelle de confiance *le Siècle*, la réplique sur son innocence et son «recueillement» à Constantinople.

Réclame et démenti parvenus de Gumbinen et de Constantinople dans les mêmes 24 heures à l'hôtel Lambert, et de là tambourrinés simultanément dans 2,468 journaux, c'est-à-dire le nom du *général Langiewicz*, aller et retour, lu et acclamé 4,936 fois, tant pour son audace que pour sa modestie : voilà ce qui s'appelle occuper la renommée!

Malheureusement, le *héros polonais* du *Siècle* et de l'hôtel Lambert n'en est pas à sa première illustration de même fabrique. Lorsque le drôle s'enfuit pour la première fois, pêle-mêle avec les autres des forêts et des montagnes de la Sandomirie, pour se réfugier sur le territoire autrichien (en quoi il n'y avait encore ni bien, ni mal, dès que l'on ne pouvait pas faire autrement), une officine de canards, à laquelle ce nom plaisait pour des raisons toutes particulières, communiqua à tous les journaux un bulletin de victoire impossible remportée par ce jeune croisé à *Poryck,* dans la Podolie soumise à la Russie. — Coup double! D'abord un «sauveur» se révélait à la Pologne entière, qui ne pouvait pas nier la victoire de Poryck, puisqu'elle n'y avait pas assisté. Deuxièmement, le magnanime réfugié réclamait en son nom contre une gloire imméritée; mais ce nom faisait deux fois au lieu d'une le tour du monde!

---

[1] Précisément la trop fameuse famille de Czartoryski.

[1] Voir le Manifeste de l'Association démocratique polonaise, traduit en français, en 1839, par Raspail dans son ouvrage : *La Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'Émigration.*

[2] Nous remercions cordialement notre ami Kula pour son article. — Vous voyez que les discours des Czartoryski et les réclames des Langiewicz sont bons à quelque chose : ils forcent les honnêtes Polonais, à parler. — Persistez. Tout simple sergent que vous êtes, vous saurez mieux nous dire la vérité que tous ces *ambassadeurs* dont nous a gratifiés la dernière *insurrection diplomatique.* **(La Rédaction).**

Alors les jésuites et les conservateurs de Cracovie, sûrs d'avoir trouvé leur homme pour désarmer et déshonorer une insurrection qu'ils n'avaient point faite, mais qui les gênait beaucoup, proclament, le 10 Mars 1863, ce *canonnier d'un an*, au service prussien, dictateur, dans leur organe le *Czas*, le seul journal favorisé par la police autrichienne, c'est-à-dire le seul pénétrant partout.

Les Polonais, qui avaient entendu parler d'un autre dictateur (le général Mieroslawski), entré, le 16 Février, par une autre frontière de la Pologne russe, s'étonnent un peu ; mais, coupés en mille bandes, privées de toute communication entre elles par les Russes maîtres de toutes les villes et de toutes les routes, les Polonais, disons-nous, croient plutôt au *Czas*, «puisque c'est imprimé dans un grand journal,» guerroient comme ils peuvent et se taisent.

Cependant Langiewicz, suffisamment célèbre comme cela dans toutes les revues illustrées et pittoresques, trouve que ce métier de contre-dictateur d'insurrection n'est pas aussi commode que ceux qu'il avait pratiqués à Gênes, en compagnie des patrons de *camorra* Occhipinti et Trypplin [2]. Aussi, toute réflexion faite, après une marche de plusieurs jours à la tête du corps de 4,000 volontaires que les patriotes des palatinats de Cracovie et de Sandomir avaient levés pour le vrai dictateur [3], et que la faction aristo-cléricale de Cracovie s'appropria pour le confier à son contre-dictateur, notre brave n'attendit pas la fin de la première bataille que son avantgarde livrait près de Grochowiska, le 18 Mars, pour disparaître avec la caisse et une fille également illustrée dans toutes les revues à images.

Or, ceci n'avait pas été prévu dans le programme de la contre-révolution. Celle-ci espérait bien que son élu se ferait rosser d'importance et une fois pour toutes, mais qu'il ramènerait soigneusement ses débris sous la garde de l'Autriche, afin que tout le mérite d'avoir apaisé l'insurrection, revienne à cette puissance tutélaire, apostolique et romaine. Or, pendant que le chef se hâtait trop de répondre tout seul anx espérances des comtes et jésuites galiciens, son armée ne se hâtait pas assez, et, contre toute attente, au mépris de tous les *pacta-conventa* conclus entre le contre-dictateur et la contre-révolution, sur 4,000 insurgés cherchant en vain leur général, 900 entêtés s'en passaient et gagnaient la bataille !

Pendant toute la nuit, les vainqueurs éplorés battent les bois le long de la Nida, cherchant le corps transpercé de leur « dictateur.» Pas de caisse, pas de dictateur !..... Enfin, le lendemain matin, le capitaine Kober et les deux frères Malczewski arrivent, cherchant, fouillant, appelant, jusqu'à la Vistule, et apercevant le héros et son héroïne qui hêlaient le bac gardé de l'autre côté par les Autrichiens :

« Général, lui crient-ils, que faites-vous? où allez-vous? Nous sommes vainqueurs! »

— « Arrière, traîtres! répond le général, ne me poursuivez pas! » — Et le couple passe le fleuve-frontière en se plaçant sous la sauvegarde des hussards autrichiens.

La contre-révolution fut bien un peu vexée de ce demi-résultat, comme nous l'avons dit ; mais comme les généraux du contre-dictateur l'imitèrent à peu d'intervalle, les simples vainqueurs, ne sachant que faire de leur victoire, ne tardèrent pas à se débander et restituèrent à peu près en détail aux prisons conciliatrices de l'Autriche, ce que Langiewicz leur avait promis en bloc.

Mais aussi quel magnifique sujet de réclames et de légendes! Quelle moisson pour ces bons journaux! Le héros et son héroïne aux fers!...

L'Autriche interne le héros, *sur ses propres instances*, afin, disait-il, de le soustraire aux poignards des démagogues. L'Europe émue, n'en crie pas moins à la déloyauté, à l'ingratitude, à la trahison.

Morale de la fable : «plus de Langiewicz, plus d'insurrection ; le héros est dans les fers, la Pologne doit mettre bas les armes ; c'est à la *diplomatie* désormais de la sauver : en avant l'autre bout de la contre-révolution, en avant Czartoryski !

Tant que Langiewicz laissa faire la diplomatie, c'est-à-dire jusqu'à l'enterrement du dernier insurgé et à la vente du dernier fusil au profit des clients de l'hôtel Lambert, la réclame mutuelle prenait des proportions colossales. Cela dura jusqu'à ce que tout péril d'être remonté sur son cheval par les jésuites galiciens fût passé pour le *prisonnier*. Mais à peine délivré de ce péril par l'anéantissement de l'insurrection, Langiewicz remercia les Autrichiens de leur hospitalité, se fit citoyen suisse, — ni plus, ni moins que Kosciuszko ! — et voulut soigner lui-même sa renommée.

Dès ce moment il baissa beaucoup dans l'admiration des peuples (peut-être que l'abandon de son héroïne y contribua un peu).

Il se fit d'abord exhiber à toutes les gares de la patrie de Guillaume Tell, par un certain *comte Plater*. Mais, soit que celui-ci ait abusé de sa popularité et de son ancienneté dans le pays, soit fatigue d'enthousiasme, le fait est que les peuples, jugeant à la taille et au maintien, prenaient généralement le cornac pour la bête : ni l'un ni l'autre ne firent leurs frais. Puis sont venues des rencontres très-désagréables du *général* avec ses anciens soldats de Grochowiska. Bref, le *héros* jugea plus prudent pour sa gloire de transporter son auréole dans les pays moins sceptiques de l'Orient.

De là, il lance et relance avec des succès variés, depuis un an, ses nouvelles à sensation par l'intelligent canal de l'officine Czartoryski. Tantôt ce sont les populations slaves de la Turquie qu'il fait soulever contre l'abominable domination du Croissant. Mais aussitôt vous lisez dans tous les journaux et son démenti plein d'indignation, et sa profession de foi plus turque que la Turquie, et sa déclaration de guerre contre le czar. — Une autre fois, c'est une légion polonaise *à pied* qu'on lui fait organiser à Constantinople, pour compléter la fameuse légion *à cheval* d'un autre farceur qui vit en vrai pacha de cette industrie-là, depuis vingt-huit ans. Aussitôt Langiewicz s'indigne de nouveau, et vous lisez partout qu'il ne forme pas de légion polonaise. — Mais bientôt vous apprenez que l'on s'était seulement trompé de titre, et que l'illustre général polonais va partir à la tête d'une simple escouade de bachibouzouks, polonais toujours, polonais à mort, polonais bien entendu, pour réprimer une incursion de Grecs ou de Serbes sur le territoire qu'il daigne illustrer de son exil. — Mais non! c'était encore une blague inventée « par ses ennemis. » Lui! faire de la police turque contre les chrétiens? lui, le croisé de la catholique Pologne ;— et bien vite un vingt-cinquième démenti !...

Enfin, la vingt-sixième réclame que vous savez, et simultanément le vingt-sixième démenti : celui-là parti peut-être un peu trop tôt. Tant pis! D'une façon ou d'une autre, le monde apprendra que l'illustre général, le héros de Grochowiska, l'élu de l'hôtel Lambert et des comtes galiciens, «se livre à de hautes études et se *recueille* [5] » sur les rives épiques du Bosphore. — C'est comme la Russie après la paix de Paris. — Gare !... quelque foudroyant télégramme sur une insurrection générale des trois Polognes : russe, prussienne et autrichienne, sous la super-dictature de Langiewicz, avec M. Czartoryski pour représentant universel à l'étranger, un millier de chevaliers d'industrie pour percepteurs de finances et autant de comtes ruinés à la roulette pour ambassadeurs.

Tout cela est convenu et prévu. — Mais par quelle cruelle légèreté des publicistes qui se disent, et qu'au fond nous croyons, de sincères, loyaux et fidèles amis de la cause polonaise, nous jettent-ils à la figure de pareilles illustrations, en jouant à la raquette des télégrammes? — Est-il possible de supposer qu'un journal comme le *Siècle*, dont la partie historiosophique est traitée par **Henri Martin**, qu'un journal de poids, s'il croit devoir, par politesse, ignorer le sens du mot *Czartoryski* dans le dictionnaire funèbre de la Pologne, ne sache pas du moins ce que veut dire le nom d'un *Langiewicz* dans les épouvantables funérailles de 1863? — Pourquoi s'amuser à mettre dans le Panthéon de nos cimetières des héros que la Pologne ressuscitée sera obligée de renvoyer aux compagnies de discipline?

Nous le disons avec la plus profonde douleur à nos amis de France : simulée ou sincère, leur ignorance obstinée pour tout ce qui concerne la Démocratie polonaise, est pour celle-ci une humiliation bien imméritée. KULA.

[2] Il est vrai qu'avant ces deux exercices, il avait traîné à la queue des bandes de Garibaldi, *toujours victorieuses en tête.*

[3] Le général Mieroslawski, appelé à la dictature par le gouvernement provisoire, avait envoyé le major Jos. Czapski à Cracovie, comme organisateur des deux palatinats en question, croyant pouvoir se fier à la loyauté et à l'expérience d'un vieux compagnon de 1830 à 1849. Ce malheureux trouva plus commode de passer au parti clérical qui lui promit un brevet de général de sacristie ; il livra donc les éléments de son organisation à Langiewicz et partit avec lui.

[5] Voyez *le Siècle* du 29 Mai.

L'ORIENT ROUGIT

Si nous ne nous trompons, la question, qui depuis si longtemps préoccupe l'opinion publique en Europe, paraît décidément entrer dans une nouvelle phase. — Nous avons sous les yeux le N° 34 du journal *la Serbie* (Srbïa), l'unique organe indépendant à Belgrade, et nous nous arrêtons avec une vraie joie sur son article de fond.

Analysant le discours qu'a fait M. Czartoryski à Londres, *la Serbie* fait des commentaires qui nous ont étonné de la part d'hommes qui ne connaissent, en fait de « héros » polonais, que des Czajkowski, Zamoyski, Langiewicz et Cᵉ. Nous avons été frappés de cette connaissance profonde de nos affaires, que, depuis si longtemps, nous demandons en vain à l'Europe occidentale.

Après avoir apprécié le discours de M. Czartoryski selon son mérite, et laissant de côté la phraséologie jésuitique de cet aventurier de l'aristocratie austro-polonaise, *la Serbie* conclut ainsi :

« Mais il existe une autre Pologne qui, luttant contre la tyrannie russe avec des moyens et des armes loyales, est effectivement toute prête à tendre sa main aux peuples slaves, assujettis comme elle-même. Ces véritables représentants de la Pologne sont encore, il est vrai, en petit nombre, mais chaque jour ils percent de plus en plus le brouillard de l'aristocratie, et leur triomphe n'est pas si éloigné qu'on le pense. »

Oui, *la Serbie* a raison. La démocratie polonaise sympathise sincèrement avec ses frères asservis. Et si, géographiquement éloignés comme nous sommes, et par trop occupés des affaires de notre propre patrie, nous ne pouvons pas vous être utiles autant que nous le désirons ; si, évitant vos prétendus alliés, sans le secours dangereux desquels, selon notre conviction, vous atteindriez votre but plus facilement et plus vite, nous ne pouvons combattre dans vos rangs ; vous avez raison pourtant : la Démocratie polonaise, *malgré tout*, ne sera jamais contre vous. Et si vous voyez les Czartoryski, les Zamoyski, les Langiewicz, etc., sous les drapeaux de vos oppresseurs, que cela ne vous étonne pas! ils savaient tout aussi bien s'abriter sous la bannière ennemie de leur propre patrie.

AVIS. — Les personnes auxquelles nous avons adressé les premiers numéros du PEUPLE POLONAIS, et qui n'auront pas l'intention de s'abonner, sont instamment priées de refuser le numéro actuel, afin de nous épargner les frais d'envoi.

Pour la Rédaction : A. Szczesnowicz,
Ch. Brazewicz.

Genève. — Impr. Pfeffer & Puky.